

Remise des Trophées

« LA PREUVE PAR

L'événement

Autour de Carole Malbrancq, l'équipe du collectif WHAT06 (« Women Hackers Action Tank ») ainsi que les lauréates de cette deuxième édition des Trophées « Women in Tech ».

(Photo Jacques Wisdorff)



REPÈRES

- > 12 bénévoles à 80 % salariés dans d'autres structures, s'activent pour le collectif WHAT 06.
- > 2^e édition des Trophées « Women in Tech ».
- > 33 partenaires ont financé cet événement : Allianz Accélérateur, Orange, Ippolito, Wever, Flex-O, Resistex....
- > 60 candidatures reçues pour 4 catégories.
- > 650 inscrits à la cérémonie.
- > 4 trophées : startupeuse, chercheuse, salariée, experte IA.

En marge du festival mondial de l'intelligence artificielle se déroulaient les Trophées « Women in Tech ».
De belles pépites mises en lumière !

« L'éducation est l'arme la plus puissante pour changer le monde. » Carole Ory, directrice territoriale Alpes-Maritimes pour le groupe Enedis, et membre du jury des Trophées « Women in Tech », cite Nelson Mandela. Des mots tout indiqués pour parler de l'action du collectif WHAT 06, qui porte cet événement sur le territoire. Elles sont une douzaine de bénévoles à œuvrer pour mettre à l'honneur « celles qui osent ». Carole Malbrancq, présidente de ce collectif et ingénieure en nanotechnologies pour

Siemens Paris, martèle cette idée que « les femmes ont un avenir dans la tech, au moins autant que les hommes ». Facile à dire, avec seulement 17 % de femmes diplômées dans les métiers du numérique en France. (1) Alors jeudi dernier, la 2^e édition des Trophées « Women in Tech », l'un des deux gros événements que le collectif organise chaque année avec le « Girls Tech Day », a éclairci l'horizon. Tapis rouge pour ces femmes qui brillent dans la tech. Startupeuses, salariées, chercheuses et expertes en IA

étaient donc à l'honneur au palais des Festivals de Cannes. Et il fallait bien ça ! « Nous avons reçu cette année 60 candidatures pour nos trophées, et dans chaque dossier, il y a un questionnaire à remplir sur les valeurs que chacune incarne, distille, sur la façon dont elles se voient au sein du monde de la tech ou du numérique. Résultat : 100 % ne se considèrent pas comme des role models. Il faut que cela change. »

« 100 % des candidates ne se considèrent pas comme des role models. Il faut que cela change. »
 Carole Malbrancq, WHAT 06

Une reconnaissance et une visibilité

Optimiste jusqu'au bout des ongles, Carole Malbrancq voit que la société évolue, que les entreprises sont conscientes du manque de femmes dans ces métiers,

que ça bouge. Lors de la première édition des Trophées « Women in Tech », en 2019, l'ancien employeur d'une lauréate était dans la salle et a ouvert les yeux sur ce CV de qualité et cette pépite qu'il avait laissé filer. Une confiance en off, bien sûr. Preuve s'il en est que le potentiel de ces femmes n'est pas mis en valeur. « Oui, ces trophées sont avant tout une reconnaissance personnelle pour ces femmes, mais ils permettent également une reconnaissance au sein de leur structure ou de leur écosystème. »

Les 60 candidatures ont été épluchées par un jury d'experts (membres de l'Inria, de l'Inserm, du 3IA, d'universités, de grands groupes,

de start-ups, d'accélérateurs ou d'incubateurs), qui a bien eu du mal à les départager. « C'était très serré et les dossiers très qualitatifs. » Trente-trois partenaires financiers ont permis de rendre possible cet événement. On s'est beaucoup réjoui ce soir-là, et pour mille raisons. Parmi les 650 inscrits à cette soirée, il n'y avait pas que des femmes, et la proximité avec les 140 exposants du congrès mondial de l'IA a permis à tous les présents de « se rendre compte des talents au féminin qui existent sur le territoire ». Carole Malbrancq de glisser : « Recruter une femme dans un métier tech, c'est bien, mais encore faut-il savoir la garder. Comme tout talent qui intègre une entreprise. » Mais ça, c'est une autre histoire.

AGNÈS FARRUGIA
 afarrugia@nicematin.fr

1. Étude Global Contact / Gender Scan / 2022.

« Tech for All », la table ronde « girl power »



Avant que les lauréates ne soient appelées à recevoir leur trophée, Laurence Allançon, fondatrice et dirigeante de Kyanite Conseil à Antibes, a réuni des partenaires de choix pour parler de ce qui se fait

de mieux dans les entreprises (et qui devrait se faire davantage) pour mettre en valeur la place de la femme dans ces métiers où, visiblement, on ne l'attend pas. Valérie Pérotti (directrice communication du Groupe Orange Sud-Est), Bernard Alfandari (président de Resistex), Alicia Montoya et Jessica Martinho (Enedis Alpes-Maritimes), Jocelyne Martinez (Groupe Studiel) et Yoanna Rousselle (Orange) ont énoncé les formations spécifiques mises en place, les comités engagés constitués pour traiter notamment de la question de l'égalité hommes-femmes, les plans de carrière actés... Nombreuses sont les actions menées par ces sociétés. « Il faut faire un pas de côté et regarder les signaux existants pour permettre d'améliorer les choses. » Grimper au poteau pour réparer une panne électrique et déplier 900 fils pour raccorder les clients à la fibre... ne font pas peur à ces dames.



Les trophées remis ont été réalisés par un chantier d'insertion, « et ils sont magnifiques ».

(Photo K. W.)

« Women in Tech » à Cannes LES TALENTS »

« Je rêvais de fonder ma propre start-up »

« Waouh ! » : c'est le premier mot qui sort de la bouche de Delphine Monti quand on lui demande de rejoindre la scène pour recevoir la trophée « start-uppeuse » lors de la cérémonie des « Women in Tech ». Elle a co-fondé et préside Finwedge depuis 2019, dont le siège social a été rapatrié à Sophia Antipolis récemment, « parce que j'avais besoin de me rapprocher de la Méditerranée, et que Team Côte d'Azur nous a convaincus ». Sa start-up est à l'origine de la plateforme WedgInvest, qui met en relation les entreprises innovantes avec les investisseurs. « Notre mission est d'aider les entrepreneurs à pouvoir négocier des accords avec les investisseurs qui soient satisfaisants pour les deux parties, afin de réussir leurs levées de fonds successives. » Passionnée de finance, Delphine Monti fait ses armes dans les banques d'affaires de Milan pendant quinze années avant de discuter plus avant avec l'un de ses clients basé à Sophia Antipolis (Nicox). Le déclic. Elle rentre à Paris, monte Finwedge, sa propre start-up dans la fintech. « Je crois que j'ai toujours rêvé de monter ma propre start-up, confie-t-elle. Et d'avoir mon siège ici. » Pourquoi ne pas l'avoir fait plutôt ? « Grâce au contact avec ce client sophopolitain, j'ai eu la possibilité de tra-



Delphine Monti, CEO de Finwedge. (Photo A. F.)

vailler avec des chercheurs intéressants et compétents dans le domaine de l'intelligence artificielle, nécessaire au développement de notre plateforme WedgInvest. Je suis ravie, la Région me prend et me porte. » Passée par le MIT de Boston pour une formation spécialisée dans les applications de l'intelligence artificielle et de la blockchain aux transactions financières, Delphine Monti a éclusé les salles de mar-

ché. Des freins rencontrés en tant que femme ? « Ah ça ! J'ai eu droit à tous les clichés, toutes les remarques. Quand vous êtes une femme entourée d'hommes dans une salle de marché, vous n'êtes pas regardée comme une égale. J'ai aussi eu des rendez-vous d'affaires avec des hommes qui, lorsque je répondais (très techniquement) à leurs questions, préféraient se tourner vers mon collaborateur - homme, donc - pour poursuivre les débats. » Qu'importe, le talent est là, et elle avance.

À la tête de Finwedge, qui compte aujourd'hui près de dix personnes, elle se veut ouverte : elle ne fait pas forcément une fixette sur le recrutement de femmes, et compte bien que Finwedge soit « pluriculturelle. Je me sens profondément européenne, je cultive la diversité, qu'importe le sexe et l'origine, je cherche la compétence. Dans mon métier, on ne fait pas de politique, on fait du business. » Mais quand même, les femmes, elles sont plus précises, appliquées et bossueuses, non ? (Sourire) « J'ai de très bons éléments féminins, en effet. Mais pas que ! » Avec le réseau qu'elle a tissé en Italie dans sa vie passée, de nouvelles passerelles sont en train d'être bâties pour faire croître cette start-up dont elle rêvait.

A. F.



Virginie Mathivet. (Photo K. W.)

Pour plus de diversité dans l'IA

Le jury de « Women in Tech Sud » a décerné le trophée « experte IA » à Virginie Mathivet, directrice du département « Modern Data » et aussi en charge de la R&D chez TeamWork, une entreprise de services du numérique, à Saint-Priest, dans l'agglomération lyonnaise. L'informatique est-il un métier d'hommes ? Virginie Mathivet ne s'est jamais vraiment posé la question.

« Je me suis lancée parce que j'adorais la programmation. » Avec un doctorat en intelligence artificielle en poche, elle n'a que faire de ces « quelques réacs » qui affirment que « les filles, ça ne sait pas coder ». Pourtant, ses débuts n'ont pas été faciles. Non pas à cause du sexisme ambiant mais parce qu'en 2007, « l'IA n'était pas du tout à la mode et je n'ai pas pu trouver du travail dans le secteur. Je suis donc devenue professeur d'informatique. » Jusqu'à ce qu'en 2017, TeamWork, désireux de lancer une activité « data » dans l'intelligence artificielle, ne vienne la chercher. « J'ai commencé seule il y a cinq ans et aujourd'hui, je suis directrice d'un département de vingt personnes constitué de trois équipes qui sont appelées à grossir. » Épanouie en tant qu'informatienne et manager, la jeune femme écrit des livres et intervient dans de nombreuses conférences pour prôner la diversité dans l'IA. « Pour faire du machine learning, on utilise un algorithme d'apprentissage qui est neutre, mais les données dont on le nourrit peuvent être biaisées. » Et cela entraîne la prise de mauvaises décisions. « D'où la nécessité d'avoir de la diversité pour avoir des biais différents. L'IA n'est qu'un outil au service de l'humain », rappelle-t-elle.

K. W.

Éduquer pour changer

Le trophée des « Women in Tech » récompense les réalisations des femmes dans la tech, mais aussi les valeurs qu'elles portent. Et Magali Séguran, qui l'a remporté dans la catégorie « salariée », en est le parfait exemple. Un doctorat d'informatique de l'université de Lyon en poche, la jeune femme rejoint SAP Labs - le leader des progiciels de gestion - à Mougins en 2004 en tant que chercheur en sécurité informatique. Avant de s'orienter vers la sécurité appliquée « afin d'être au plus près des problèmes concrets des développeurs SAP » qu'elle

forme à créer du code sûr pour éviter les attaques informatiques. Si elle entend encore parfois des réflexions « sous-entendant qu'on met en évidence des femmes qui n'ont pas les compétences, nous sommes sur la bonne voie. » Une bonne voie qu'elle veut aider à tracer en prenant part à Digital Education, le projet de bénévolat lancé en 2015 par son entreprise. « On initie de façon ludique les enfants du primaire au code. On se déplace dans les écoles - une cinquantaine à ce jour -, on leur explique en quoi consiste le métier de développeur,



« L'équité, la diversité et la mixité sont des valeurs qui sont au cœur de mon entreprise et en adéquation avec les miennes », insiste Magali Séguran. (Photo K. W.)

qu'il est ouvert à tous, filles, garçons, quels que soient l'origine, le milieu social... » Magali Séguran a fait sienne la maxime de Nelson Mandela : « L'éducation est l'arme la plus redoutable pour changer le monde. » « Pour

permettre aux petites filles d'accéder à la technologie. On leur donne l'idée, après ce sont à elles de choisir. » Elle sait de quoi elle parle. Maman de jumeaux fille-garçon, c'est sa fille qui est technicienne, alors que « mon fils est littéraire ». K. W.

DE « PAS TRÈS FORTE EN MATHS » À « CHERCHEUSE AU CNRS »



Serena Villata, chercheuse au CNRS, laboratoire I3S. (Photo A. F.)

Serena Villata l'avoue sans vergogne : « Au lycée, je n'étais pas très forte en maths. » Pourtant, aujourd'hui, elle est chercheuse titulaire au CNRS à Sophia Antipolis, chaire « intelligence artificielle », et directrice scientifique adjointe à l'Institut interdisciplinaire de l'intelligence artificielle (3IA) de Sophia Antipolis. Comment est-ce possible ? Elle a étudié dans un lycée scientifique en Italie, puis s'est orientée vers les sciences sociales. « Là, j'ai travaillé avec

des professeurs en intelligence artificielle, et cela m'a passionnée. Je me suis inscrite en master d'informatique ! » Alors oui, elle a dû rattraper son retard en mathématiques, travaillé dur, mais « j'avais envie, je me suis donnée à fond ». Et elle y est arrivée. C'est l'Inria qui vient la chercher, et en 2021, elle remporte le prix « jeune chercheur » pour cet institut. Aujourd'hui installée au CNRS, elle s'applique à créer des outils d'IA capables d'analyser la structure logique de n'importe

quel texte, du discours politique aux simples tweets. Une piste prometteuse pour combattre les fake news et autres écarts de langage. « L'art du langage raisonné automatique sur les informations », c'est ce qu'elle aime. En tant que femme, pense-t-elle que cela soit plus difficile d'intégrer de tels centres de recherche ? « A ce niveau, je dirais que non. En revanche, à l'école, et en particulier au lycée [elle tient un rôle de marraine pour le CNRS et fait régulièrement des

interventions en lycée, Ndrl], on voit que beaucoup de jeunes filles sont tentées par les filières scientifiques, mais qu'elles ne sentent pas au niveau. Elles pensent encore que les sciences sont réservées aux garçons. » Un travail de longue haleine que de changer les mentalités, mais Serena Villata ne perd pas espoir. « Les filles peuvent. Comme les garçons. Elles ont une sensibilité différente, c'est vrai, mais qui en aucun cas ne doit être un frein. Au contraire, on en a besoin dans nos métiers ! » A. F.